

MUKAI Kosuke

LES CHATS  
NE RIENT PAS

Roman traduit du japonais  
par Myriam Dartois-Ako



*Éditions Picquier*

Quand je sors, j'ai la surprise de découvrir que tout est soudain devenu blanc. Pour une fois, de gros flocons semblent être tombés sur Tokyo, recouvrant l'asphalte mais aussi les selles des bicyclettes alignées sur le parking découvert, les unités extérieures de climatisation sur les balcons du rez-de-chaussée, les plates-bandes de la maison d'en face et jusqu'aux fils électriques, surmontés de petites montagnes blanches. La veille au soir il bruinait, sans plus, et comme la neige tombe en silence, je n'ai rien remarqué.

Je me dépêche de remonter mettre mes baskets aux semelles les plus épaisses – un effort futile: j'ai beau m'évertuer à suivre les ornières creusées par les voitures, la neige s'accroche au talon et à la pointe de mes chaussures, me colle aux chevilles, s'infiltré partout et fond dès qu'elle entre en contact avec mon corps. Au bout de cinq minutes de marche, j'ai le pas lourd et les doigts gelés. Autant m'en donner à cœur joie – je foule exprès la neige immaculée, arpentant à grandes enjambées le bord de la route, là où elle s'est amoncelée. Sentir sous mes pieds la poudreuse légère durcir à chaque pas, adhérer au sol par paquets, est réjouissant. Tout en m'appliquant à ce jeu pour

oublier le froid, je repense au coup de fil d'hier de Renko.

Après avoir précisé en préambule que ce n'était pas grave, mais qu'elle préférerait tout de même me prévenir, elle a annoncé d'une voix blanche :

— On dirait bien que Son n'en a plus pour longtemps.

— Il est malade ?

— Insuffisance rénale. Ça fait un bout de temps qu'on fait tout notre possible, mais d'après le vétérinaire, il n'y a plus d'espoir.

— ... Ça arrive plus tôt que je ne l'aurais imaginé.

— Pas vraiment ; il n'est plus si jeune, tu sais.

Son ton, entre résignation et désespoir, sonnait comme un reproche qu'elle se serait adressé.

— Donc, je me suis dit que tu voudrais peut-être le revoir, a-t-elle repris.

— ... Euh, oui.

— On l'a élevé ensemble, après tout.

Je prends le métro jusqu'à Shinjuku, où je change pour la ligne Keiô. Mes chaussures mouillées sont désagréablement tièdes ; je trouve presque plaisant, arrivé à Higashi-matsubara, de marcher à nouveau dans la neige, de replonger dans le froid. Devant la gare, je sors mon téléphone pour y chercher l'adresse que Renko m'a dictée la veille. J'essaie de me repérer en tournant dans tous les sens le plan affiché à l'écran. L'arrondissement de Setagaya est un véritable labyrinthe. Je m'y perds toujours.

Quand Renko m'a annoncé que Son allait mourir, je me suis d'abord inquiété pour elle. Depuis le temps qu'ils vivent ensemble, elle lui est sûrement plus attachée que moi. Cette mort prochaine me cause

bien entendu du chagrin, mais la peine qu'infligera ce deuil à Renko m'attriste encore plus.

A force d'allées et venues dans les rues étroites où, pareils aux gouttes d'eau qui s'échappent d'un robinet mal fermé, des paquets de neige glissent des toits, je finis par trouver la bonne ruelle – elle a tout d'un trompe-l'œil – et l'immeuble que je cherchais se dresse devant mes yeux. Renko m'a signalé que c'était le seul bâtiment carrelé de rouge dans le quartier, aucun risque de le rater, et c'est vrai ; avec la neige en toile de fond, il ressort encore plus.

Soulagé d'avoir enfin trouvé, je franchis la porte d'entrée, mais la vue du nom de Renko sur l'une des boîtes aux lettres me stoppe net dans mon élan. A côté du sien, il y en a un autre : Miyata. Il y a deux ans, j'avais entendu dire par des collègues qu'elle s'était mariée avec un journaliste qui travaillait pour les pages Culture d'un quotidien. Soudain, l'impression de me livrer à une activité terriblement répréhensible m'envahit ; je ne suis plus du tout motivé. Le mieux est de repartir sans tarder. Mon corps, à rebours de mes pensées, se dirige vers l'interphone et mes doigts pressent le bouton de l'appartement 702.

La sonnerie électronique annonçant l'arrivée d'un visiteur retentit et, après un bref intervalle, la voix d'une femme qui m'a été chère sort du petit haut-parleur : Oui ? Euh, c'est moi, Hayakawa, réponds-je ; ah, d'accord, fait-elle, et la porte automatique s'ouvre. Ah, la porte s'est ouverte, dis-je avant de la franchir. « Ah, la porte s'est ouverte... » Quelle idée de débiter une réponse aussi stupide, me dis-je dans l'ascenseur, et je m'en veux. Cela prouve juste à quel point je suis nerveux.

Au sixième étage, les portes s'ouvrent, dévoilant la vue sur le quartier résidentiel couvert d'un manteau blanc. A pied, cela m'avait échappé, mais ici on est sur une butte. Tout en savourant les bouffées de vent glacial montant du sol qui me picotent les narines, je reste un instant en arrêt devant ce paysage d'une blancheur inhabituelle.

L'appartement de Renko est au bout de la coursiève, le deuxième en partant du fond. Je vérifie la plaque avant de sonner. La porte s'ouvre aussitôt, à croire qu'on attendait derrière. De l'intérieur surgit, comme une évidence, une femme au nez droit et au visage rond.

Renko, que je revois pour la première fois depuis cinq ans, n'a absolument pas changé. En réalité, nous avons sans doute tous les deux vieilli au fil des ans, mais comme j'ai vu passer de temps à autre des interviews d'elle dans des magazines ou sur Internet, peut-être ces petits changements m'échappent-ils. Cela dit, ça m'évite des émotions trop vives, et ce n'est pas plus mal. A priori, il n'en va pas de même pour elle qui, la main sur la poignée de la porte grande ouverte, me détaille de la tête aux pieds avant de me demander si je n'ai pas un peu grossi. Contrairement à elle, je ne suis pas quelqu'un dont le visage s'étale au grand jour et le poids de ces cinq années est sans doute flagrant. Ayant prévu que moi qui déteste les bottes, j'arriverais les pieds mouillés, Renko me tend une serviette qu'elle a préparée et m'ordonne d'ôter aussi mes chaussettes, elle va les mettre à sécher, le tout en alignant une paire de pantoufles ; la beauté sans apprêt de sa silhouette fait soudain resurgir les jours où nous vivions ensemble. Comment une femme aussi brillante a-t-elle pu passer six années de sa vie avec un ivrogne

comme moi ? Elle insiste mais je décline son offre, de toute façon je me remouillerais les pieds sur le chemin du retour, et j'enfonce dans mes baskets mes chaussettes trempées roulées en boule. C'est alors que je remarque la paire de souliers d'homme en cuir, à côté de mes chaussures.

— Et ton mari ? Il est au travail ?

— C'est dimanche aujourd'hui. Il est parti faire des courses.

Elle me devance dans le couloir, comme pour m'inciter à la suivre. Je suis sur le point de lui demander s'il sait que je viens, mais je me tais ; je ne sais pas comment je réagis si une drôle d'atmosphère s'installait.

Le salon est juste de la bonne taille pour un couple, avec les bons meubles aux bons endroits, tout est comme il faut. Il y a une vieille étagère familière — elle date de notre époque —, mais aussi une table qui paraît neuve, et les deux vont bien ensemble.

Je reste là sans trop savoir quoi faire de moi dans cet espace inconnu, quand mon regard s'arrête soudain, en face du téléviseur qui mesure bien cinquante pouces, sur l'imposant canapé noir. Dessus, un être cher que je n'ai pas vu depuis longtemps. Je sens un sourire se dessiner sur mes lèvres. Après avoir demandé la permission à Renko qui prépare du thé dans la cuisine américaine, je m'approche doucement pour ne pas le surprendre.

Son dort, couché en U, les pattes étendues sur le côté. Sa fourrure dorée luit sous les pâles rayons de soleil qui pénètrent par la baie vitrée. Il a peut-être un peu maigri. Il paraît plongé dans un profond sommeil, le flanc parcouru d'ondulations paresseuses. Comme autrefois, j'approche mon nez de la partie la

plus douce de son ventre, là où son pelage est blanc. Lorsque j'enfouis mon visage dans les poils soyeux, une odeur de poussière chauffée par le soleil m'enveloppe. A l'époque, Son était toujours à mon chevet quand je me réveillais, je baignais au quotidien dans son odeur. Derrière lui, il y avait le visage démaquillé de Renko endormie, l'odeur d'un être humain qui n'était pas moi.

Un ronronnement se fait entendre. Je relève la tête : Son a les yeux entrouverts. Je lui demande pardon de l'avoir réveillé et il se lèche les babines d'un coup de sa longue langue avant de pousser un petit miaulement. L'émotion me submerge et les larmes me montent aux yeux.

— Ça va ? demande Renko en souriant de ma faiblesse.

— Pardon. Je suis mal placé pour pleurer.

— Ne fais donc pas le fier.

— Ça craint, j'ai de plus en plus la larme facile...  
Tout de même, c'est pour toi que c'est le plus dur.

D'après Renko, l'été dernier, Son avait soudain commencé à ne plus tenir sur ses pattes. A cause des températures beaucoup plus élevées que d'habitude, elle avait pensé à un coup de chaleur mais, un matin, il avait brutalement vomi son repas. Il aurait pu s'agir d'une boule de poils régurgitée, c'était fréquent, mais il n'avait vraiment pas l'air en forme. Il n'avait guère d'appétit depuis un moment. En revanche, il buvait beaucoup. Elle aurait voulu, là encore, voir un effet de l'été. La recherche des symptômes sur Internet faisait craindre une insuffisance rénale, diagnostic confirmé par le vétérinaire chez qui elle l'avait emmené, très inquiète. Il lui avait fallu en prendre son parti. Ensuite, Son avait suivi une diète spéciale, et puis il y avait eu

les perfusions sous-cutanées et les piqûres plusieurs fois par semaine à la clinique, m'a-t-elle expliqué en nous préparant du thé vert.

— Au bout d'un moment ses résultats se stabilisaient et il retrouvait l'appétit, puis son état se dégradait de nouveau et on recommençait, mais c'est la semaine dernière, je crois, quand je suis allée à la clinique, le vétérinaire m'a annoncé que c'était la fin... Alors, je me suis dit qu'il fallait que je te prévienne.

Renko pose une tasse devant moi, installé près de Son, et s'assied sur une chaise près de la table, où elle boit lentement son thé, à petites gorgées.

— Du coup, je n'ai pas eu le temps d'être triste.

— Je vois.

C'est tout ce que j'arrive à dire. Que pourrais-je savoir de sa peine ? Je suis nul.

Après m'avoir léché la main, Son se lève lentement et s'étire en faisant le gros dos. Sa longue queue qu'il tient toute droite tremblote. Il me regarde d'un air endormi et pousse encore un petit miaulement. Puis il descend sans bruit du canapé en se frottant contre ma cuisse, se dirige tranquillement vers Renko, contre qui il se frotte de même, et va s'asseoir devant le poêle à gaz, les yeux clos. On dirait un vieil homme qui savoure la chaleur du bain dans une station thermale. Il a toujours préféré le poêle à gaz à la table basse chauffante, tant et si bien qu'il s'en approchait trop et s'y brûlait souvent.

— Il continue à se roussir les poils ?

— Oui, une fois par an environ.

Ce poêle à gaz, c'était le nôtre, avant ; nous venions de l'acheter quand Son, sous nos yeux, a sauté sans se douter de rien sur la plaque réservée à la bouilloire, tellement chaude qu'elle dégageait un nuage de chaleur.



Nous n'avons pas eu le temps de crier ; à peine ses pattes l'avaient-elles effleurée qu'il a bondi comme jamais pour filer se réfugier derrière la télévision, où il a vomi. Sa cavalcade avait été si cocasse que nous avons d'abord éclaté de rire, avant de nous faire du souci. Ses coussinets sont restés rouges et enflés pendant quelques jours, après quoi ils ont pelé et durci. Plus jamais il n'est remonté sur cette plaque, mais je me demandais bien ce qu'il avait dans le crâne ; était-il un peu dérangé, très curieux ou juste insouciant ?

Je repense à cet épisode, les yeux sur le profil de Son qui se prélassait devant le poêle, quand j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. En me voyant tressaillir, Renko prend un air amusé.

Un type tout en longueur entre, un sac de provisions à la main. Renko me présente : « C'est Hayakawa. » Le gars, qui doit bien mesurer un mètre quatre-vingt-dix, a un visage taillé en lame de couteau – affublé en prime d'un long et fin nez en bec d'aigle –, des yeux tombants aux paupières lourdes qui lui donnent un air endormi et une petite bouche – la seule chose petite chez lui – qui murmure comme honteusement « Je suis Miyata Yoshinori » pendant qu'il me tend la main. Ne sachant pas trop quoi dire non plus, je réponds avec une courbette, moi c'est Hayakawa. Même les doigts de la main que je serre sont longs.

A ce moment-là, une nouvelle vague d'embarras me submerge. J'ai accouru en réponse à l'appel de Renko, très bien, mais sans accorder la moindre pensée à la suite des événements. Maintenant que j'ai vu Son, je n'ai plus rien à faire ici. Je vide ma tasse de thé vert et regarde ma montre avec ostentation.

Mais tous deux ont sorti les provisions du sac avec un naturel désarmant et, sans rien dire, se sont attelés

à la cuisine. Virevoltant autour de Renko qui, un couteau à la main, découpe avec dextérité du chou chinois, des shiitakés et du poulet, Miyata s'affaire, avec une agilité surprenante pour sa grande taille, à mettre le couvert. Tandis que je les regarde s'activer de dos, synchronisés comme les patrons d'un restaurant de ramen, un pot-au-feu au poulet est bientôt dressé sur la table. Ils ont sans doute prévu que nous partagerions ce plat.

— Tu prends une bière, n'est-ce pas ? affirme Renko en versant dans mon verre le contenu d'une canette.

Avant, elle ne buvait pas d'alcool. Je m'apprête à servir Miyata quand il m'arrête; lui non plus ne boit pas. Ce qui signifie que cette bière, il l'a achetée pour moi.

— Tu continues à boire tous les jours ?

— Certainement pas. Je fais abstinence quatre jours par an.

Renko rit jaune. Miyata me regarde en faisant la moue. J'avale une rasade du liquide amer avec l'impression d'être un affreux jojo.

Qu'est-ce que ça fait, de manger dans la même marmite que l'ex de sa femme ? Rien que chercher à l'imaginer m'est désagréable; à la place de Miyata, j'espérerais sûrement que l'autre reparte vite fait, mais ça n'a pas l'air de le travailler. Il laisse papillonner ses baguettes ici et là, m'écoutant avec intérêt parler des scénarios de films historiques auxquels j'ai travaillé.

— Pour ce genre d'œuvres, vous procédez à des vérifications détaillées, j'imagine ?

— Oui. Parce que sinon, on s'expose à recevoir des plaintes des auditeurs. La NHK a dans ses rangs un spécialiste. Quelqu'un qui s'occupe des vérifications pour toutes les émissions historiques de la chaîne, les séries comme le reste.

— Une seule personne ?

— Il arrive que quelqu'un d'autre, un professeur d'université, par exemple, soit également sollicité, mais même dans ce cas, le spécialiste intervient. S'il quittait la chaîne, je ne sais pas comment on ferait.

— C'est assez précis ? Les vérifications ?

La question émane de Renko qui, près de la fontaine à eau de Son, lui fait avaler sa pâtée à laquelle sont mélangés des médicaments en poudre.

— Sacrement. On n'y peut rien, c'est un mal nécessaire, mais le type est une vraie langue de vipère. Du genre à écrire dans un coin de son rapport qu'on a été bien courageux de se lancer dans un film historique avec de si maigres connaissances.

— Il n'y va pas de main morte, commente-t-elle, une étincelle dans les yeux.

— J'étais tellement énervé que j'ai dit au producteur que je voulais le rencontrer, j'avais deux ou trois choses à lui dire, mais il s'est défilé. Il a refusé tout net, il n'avait pas envie de se prendre une beigne.

— Il a l'air d'un mec plutôt bien, non ?

Renko rit à s'en tenir les côtes, tandis que Miyata fait la grimace, il trouve ça horrible. Il prend la chose tellement au sérieux que je me sens obligé d'ajouter que ce spécialiste est important pour moi car sortir un film bourré d'erreurs historiques, c'est la honte pour un scénariste – non sans m'inquiéter de ce qui ne me regarde pas : Renko s'entend-elle vraiment bien avec un type qui prend tout au premier degré ?

— Et en ce moment, qu'écrivez-vous ? demande-t-il en se tournant vers moi.

Voyant que je ne réponds pas, Renko me tend la perche :

- Un scénario de film ?
- Euh, oui, on peut dire ça.
- Les films, ça prend du temps.

Miyata hoche la tête avec un grognement d'approbation. Moi, je me sens piteux. Si Renko s'est portée à mon secours, c'est à coup sûr qu'elle sait que je suis au point mort. Je reprends :

— Moi aussi, si j'étais réalisateur... Je pourrais tourner des publicités, quelque chose qui rapporte.

— Ah oui, ça paie vraiment bien, la pub ?

En guise de réponse, je lance à Renko :

— Même les bentos qu'on vous sert sont mieux, non ?

— Oh oui, ils viennent de chez Imahan, opine-t-elle avec un brin de fierté.

— Tu veux parler du restaurant de sukiyaki ? Ils font des bentos ?

Miyata s'étonne, mais pour autre chose. Je renchéris :

— Eh oui ! Tout de même, on se demande bien comment le secteur a autant d'argent.

— Mais moi non plus, ces derniers temps, on ne me confie plus de spots publicitaires. Avec ce que me coûte le vétérinaire, une pub par an, ce serait pourtant bienvenu.

— A quoi travailles-tu en ce moment ?

— On m'a sollicitée pour une série, mais je crois que je vais refuser. Il faudrait que je m'absente pour les repérages et tout un tas de choses. Je ne peux pas laisser Son seul.

— Je suis là, moi, dit Miyata.

— Oui, mais dans la journée, tu es au travail, rétorque-t-elle.

A-t-il compris qu'on parlait de lui, Son lève la tête de son écuelle pour se tourner vers nous. Il nous observe tour à tour en se léchant les babines, puis, après nous avoir comparés, va s'asseoir, les pattes bien alignées, aux pieds de Miyata qu'il regarde fixement. Il veut grimper sur ses genoux, mais il n'a pas la force de sauter. Miyata semble comprendre le message car il l'attrape des deux mains. Une fois en haut, Son lui lèche la bouche, les pattes avant sur sa poitrine.

C'est alors que ces mots m'échappent :

— Je peux m'en occuper.

Renko et Miyata me dévisagent, sidérés. Je répète mon offre. Ma réaction n'est absolument pas dictée par la jalousie. Pourtant, si on m'interrogeait sur ma motivation, j'aurais sûrement du mal à trouver une autre réponse.

Son bâille, comme si tout cela l'indifférait.

Mari martèle son incompréhension, péremptoire.

— Et pourquoi serait-ce à toi de t'occuper de ce chat ?

— Parce qu'au départ, c'est moi qui l'ai recueilli.

— L'autre jour, tu m'as dit que c'était un ami.

— C'est vrai, c'est un ami qui l'a trouvé, mais comme il m'a proposé de le prendre, ça revient au même, c'est moi qui l'ai recueilli.

— Mais en fin de compte, c'est elle qui l'a gardé ?

— Oui.

— Dans ce cas, maintenant, tu n'as plus rien à voir avec tout ça.

— Je te le répète : vu qu'elle m'a contacté parce que c'est moi qui l'avais recueilli, ce ne serait pas correct de ma part de faire comme si de rien n'était.

Nous n'étions pas encore arrivés au bar que la conversation tournait déjà en boucle. Derrière le comptoir de l'établissement encore fermé quelques minutes plus tôt et où flotte l'haleine chargée d'alcool des clients de la veille, Mari, à qui l'énervement a même fait oublier de mettre de la musique, casse un pain de glace à grand bruit et lave les verres d'hier soir en soulevant des gerbes d'eau rageuses. Moi, je bois une bière, au bout du rouleau.

— Et l'autre en dit quoi ?

— Qui ça, Mikita ? Elle est d'accord.

— Pas elle. Son mari.

— Ah, eh bien, il a dit que si ça lui convenait, on n'avait qu'à faire comme ça.

— Il dit ça pour lui faire plaisir, c'est clair. Ou alors il ne tourne pas rond.

La sérénité affichée par Miyata quand j'ai proposé de m'occuper de Son avec eux me revient à l'esprit. Il ne s'en est pas départi jusqu'à mon départ. J'ai pensé qu'il dissimulait ses sentiments mais cela pouvait aussi bien être de la candeur, tout simplement.

— Tu ne peux pas comprendre, tu n'as jamais eu d'animal.

— Je comprends parfaitement. Je vois bien que tu cherches à te servir du chat pour te remettre avec elle.

A bientôt quarante ans, se disputer comme des chiffonniers à propos d'un chat était lamentable. J'étais égoïste et prompt à me défilier, rien de bien reluisant, mais Mari, que la colère rendait incapable de mentir, ne valait guère mieux. Comment en étions-nous arrivés là ? Notre rencontre n'augurait sans doute déjà rien de bon. Fraîchement séparé de Renko, j'étais un peu perdu dans ce retour à une vie de célibataire

lorsque nos chemins s'étaient croisés. Trahie par l'homme avec qui elle était depuis un an, elle hésitait à le quitter ; pour tromper notre vague à l'âme, nous avons passé une nuit ensemble, puis deux, puis trois. Et comme l'habitude a quelque chose d'effrayant, cela faisait maintenant deux ans que nous nous fréquentions par intermittence, soucieux de préserver les souvenirs construits ensemble, tour à tour heureux de nous dire que c'était peut-être pour de bon et éplorés d'avoir fait fausse route, polissant chacun notre tour cette pierre ramassée par hasard dans laquelle nous refusions de voir un simple caillou, priant pour que ce soit une pierre précieuse – n'importe laquelle ferait l'affaire – et fournissant sans relâche les vains mais vaillants efforts qui nous avaient soutenus jusqu'à ce jour.

Mari ne risque pas de comprendre ma relation avec Renko, et je ne le souhaite pas. Je préfère même qu'elle n'y pige rien. Sinon, mes liens avec elle aussi se dénoueraient. De toute façon, elle sait pertinemment que si je viens boire chez elle, ce n'est pas sans arrière-pensées.

Quatre ans plus tôt, une équipe en charge des séries télévisées sur une chaîne privée m'avait contacté, alors que j'œuvrais principalement dans le monde du cinéma. Le producteur, un dénommé Tano de douze ans mon aîné qui affirmait avoir suivi mon travail depuis mes débuts dans le circuit indépendant, s'était lancé dans une critique des séries actuelles. Etant donné que je n'en regardais jamais, je n'avais pas saisi le dixième de ce qu'il racontait, mais ce que j'avais bien compris, c'était qu'il voulait faire quelque chose de nouveau qui briserait les codes.

— Mais les séries, je n'y connais presque rien, vous savez.

— Justement, c'est tout l'intérêt. Avec vos idées, votre œil de novice, vous allez révolutionner le genre.

Ce n'était rien de plus qu'une flatterie convenue destinée à me séduire, comme en dégoisent tous les producteurs, mais cela m'ébranla. Pour moi qui n'avais jamais écrit que dans le cadre contraint d'un long-métrage, une série avait quelque chose d'alléchant. Il y avait sûrement des choses à faire dans ce format.

Le projet apporté par Tano était l'histoire d'une jeune femme chef qui redonnait tout son lustre à un restaurant de cuisine à l'occidentale autrefois renommé, mais que la mort du chef précédent avait précipité vers la faillite. Un scénario des plus banals, dont on se demandait bien où se nichait la nouveauté, mais j'avais dû m'incliner quand il avait soutenu que l'adhésion du public féminin était cruciale, et je m'étais attelé à l'écriture, bien qu'à contrecœur. C'est alors que les problèmes commencèrent.

J'avais achevé le deuxième épisode quand l'agent de l'actrice qui tenait le rôle-titre rua dans les bran-cards. Ses réclamations, qui remettaient en cause le projet dans ses fondements, étaient totalement irrecevables; je les balayai d'un geste. Mais à ma grande surprise, Tano, dont je pensais avoir le soutien sans faille, prit son parti. Le producteur à la solde d'une chaîne de télévision qu'il était ne cessait de hocher la tête en reconnaissant que l'actrice n'avait pas tort; clairement, il tenait surtout à ne pas se fâcher avec son agent. Parce qu'un couac maintenant remettrait en cause tous les projets à venir. J'aurais dû abandonner la partie à ce moment-là, mais je me laissai convaincre à mon corps défendant et continuai à écrire. L'intérêt que Tano portait à mes films depuis longtemps me motivait – ce qui joua contre moi.



A partir de là, les modifications réclamées par l'actrice et son agent devinrent sans fin. Et ce n'est pas tout : une fois le tournage commencé, ce fut au tour des sponsors, du programmeur et du réalisateur de venir mettre leur grain de sel, jour après jour. Cela aurait dû être l'occasion pour mon équipe de prouver son savoir-faire, en contentant chacun sans dévier de la ligne directrice, mais nous avons trop peu d'alliés pour y parvenir. Mon ignorance, censée être ma meilleure arme, s'était retournée contre moi.

J'accumulais les retards dans l'écriture ; je n'avais pas encore atteint la moitié du scénario quand la diffusion commença. Les résultats d'audience publiés le lendemain étaient les plus mauvais de leur tranche horaire. Les justifications de Tano – nous avons eu la malchance de nous retrouver face au patinage artistique, ça remonterait la semaine d'après – sonnaient creux. La semaine suivante, c'était encore pire. L'audimat, on s'en fiche, avais-je claironné avant la diffusion, mais avoir les chiffres sous les yeux était plus déstabilisant que je ne l'imaginai. Et en plus, je n'avais pas encore fini d'écrire. Quelle angoisse de devoir continuer tout en sachant la partie perdue d'avance ! A la fin, j'étais au fond du trou. Je n'étais plus qu'une machine à écrire dotée d'un pouls.

Lors de la fête donnée à l'issue du tournage, je me retrouvai face à l'actrice. Cette fille quelconque qui ne devait sa carrière qu'à son physique me salua comme si de rien n'était avec un sourire. Histoire d'en rajouter à ma torture. Je m'en voulais à mort.

Quelques jours plus tard, Tano m'invita dans un restaurant de sushis pour soi-disant fêter la fin du tournage ; nous prîmes place côte à côte au comptoir. Ce type entre deux âges – son père avait, paraît-il,

été l'un des directeurs de la chaîne de télévision qui l'employait – passa son temps à débîner tous ceux qui avaient participé au projet, à part moi. Absolument pas dupe de sa posture, je le regardai sans mot dire se soûler méthodiquement.

Au moment de se séparer, à la sortie du deuxième établissement, il s'inclina une nouvelle fois devant moi :

— Je vous ai embarqué dans une sacrée galère... Je suis seul responsable, c'est moi qui vous ai choisi. Je suis désolé de vous avoir infligé cela.

Sans doute était-il sincère et à mille lieues de remarquer l'effet que ses paroles avaient sur moi. Je ne retravaillerai jamais avec toi, ai-je pensé sans pour autant me départir de mon sourire.

Je crois bien que c'est à ce moment-là que j'ai cessé de croire au pouvoir de la fiction.

Jusque-là, le fait que le cinéma soit devenu mon gagne-pain n'avait pas entamé ma passion et je passais mon temps dans les salles obscures, des multiplexes aux cinémas d'art et d'essai; désormais, je passais devant sans m'arrêter. Les livres que j'achetais autrefois presque quotidiennement pour nourrir mes personnages et mes scénarios n'éveillaient plus le moindre intérêt en moi, la musique que j'écoutais en travaillant me cassait les oreilles, je l'éteignais tout de suite. Les œuvres tournées par d'autres me semblaient vides de sens et aucun de leurs écrits ne faisait battre mon cœur plus vite. Quant à ce que j'écrivais moi-même, c'était encore pire : chaque réplique était si plate et insipide qu'à la relecture, je doutais d'en être l'auteur. Dans ces circonstances, ma production ne risquait pas d'intéresser quiconque. En termes de critiques comme de chiffres d'audience, ma cote évoluait dans les bas-fonds.

Ma seule béquille c'est l'alcool. Tout était bon pour oublier, amphétamines, cannabis, mais pour moi qui déteste me compliquer la vie, l'alcool – à portée de main partout et tout de suite – était le plus commode. Me réveiller le lendemain avec un mal de crâne horrible et l'envie de gerber était tout ce que je méritais. L'alcool était le crime, et la gueule de bois le châtiment. Mari tenait un bar, ce qui tombait à pic. Les jours sans souvenirs de la nuit précédente se succédaient.

J'étais revenu au cinéma, avec le maigre espoir que je n'étais tout simplement pas fait pour les séries, mais je n'arrivais pas à retrouver le fil. Au contraire, plus les jours passaient et plus un vide se creusait dans ma poitrine. Si j'étais allé consulter, on aurait collé une étiquette ou une autre sur mon état, c'est certain. Mais je refusais de le reconnaître; je restais obstinément seul.

Un producteur que je connaissais de longue date s'était inquiété pour moi; pris de compassion pour ce scénariste en train de couler, il m'avait sollicité pour des petits travaux pas trop compliqués. Il s'appelait Osato et comme c'était à lui que je devais mes débuts dans le métier, j'acceptai par pure politesse, mais j'étais déjà au bout du rouleau. J'avais vécu de la fiction; en découvrir l'absurdité, c'était comme nier ma propre existence. Incapable d'écrire un seul mot, je finis par prendre la tangente. Mon dernier souvenir de cet épisode, c'est la liste de plusieurs dizaines d'appels d'Osato sur mon portable.

Quand quelqu'un qui n'a jamais su mettre de l'argent de côté oublie comment gagner sa vie, il ne lui reste qu'un seul recours: ses semblables. Dans le cas d'un homme, ce semblable peut être une femme. Au

début, Mari s'était empressée autour de moi comme une héroïne de film. Au fil de mes visites rapprochées au bar – j'étais bien décidé à en profiter le plus possible –, elle avait fini par percer à jour mon dessein et compris que je ne venais pas pour la voir mais pour boire à l'œil. Son ardeur s'était aussitôt refroidie. Et voilà que maintenant, je renouais avec Renko. De son point de vue à elle, cela revenait à verser de l'huile sur le feu, même l'abruti que j'étais le comprenait.

Malgré l'hostilité de Mari, ma détermination à soigner Son ne faiblissait pas. Derrière le petit animal à la fourrure dorée et aux joues un peu plus creuses qu'avant, des souvenirs se faisaient timidement jour. J'avais envie de suivre leur contour, de retrouver leurs formes. De l'extérieur, cela pouvait ressembler à des regrets, mais je m'en fichais. Je voulais juste mesurer ce que j'avais perdu.

Si elle avait vu un de mes films avant de tourner son premier film, elle aurait peut-être renoncé à devenir réalisatrice. Voilà ce que m'avait dit Mikita Renko lorsque nous nous étions rencontrés. Elle était venue, en compagnie d'un critique de cinéma d'âge mûr, à l'avant-première du nouveau long-métrage dont j'avais écrit le scénario. Pris sous le feu de prunelles rondes cachées derrière de longs cils, j'avais protesté sans parvenir à relever la tête, tout le mérite revenait au réalisateur.

Quelques jours plus tard, elle m'envoyait des billets pour son dernier film. J'y allai, et comme c'était par hasard un jour où il y avait un débat, elle apparut devant l'écran à l'issue de la projection. Affligée d'un présentateur maladroit, elle menait la conversation avec un cran admirable, et moi je la contemplais

furtivement, sans trop savoir pourquoi je me cachais. Peut-être craignais-je de croiser son regard. A la fin, alors qu'elle était entourée de fans qui lui réclamaient un autographe, je m'éclipsai sans l'aborder.

Le lendemain, lorsque je lui envoyai mes commentaires par mail, elle me répondit par une invitation à dîner. Dans le bistrot japonais où nous nous étions donné rendez-vous, elle sortit un manga de son sac. Elle m'expliqua avec fougue qu'elle cherchait depuis plusieurs années à l'adapter, avant de m'annoncer qu'elle voulait me confier le scénario.

Exalté, je lus l'histoire d'une traite: un jeune citadin en voyage qui avait laissé passer son arrêt de bus se retrouvait dans un petit village où se pratiquait encore la coutume des visites galantes nocturnes. Il rencontrait une jeune campagnarde avec qui il perdait son innocence jusque-là préservée. Tel était, en gros, le sujet.

Je l'informai immédiatement de mon souhait d'écrire le scénario, mais alors que le projet s'apprêtait à démarrer pour de bon, nous apprîmes que les droits d'adaptation avaient été acquis par un réalisateur connu. Renko et moi émergeant à peine du circuit indépendant, nous manquions de capital confiance et nous avons capitulé; nous sommes allés sombrement dîner à Shinjuku, histoire d'enterrer l'affaire. Renko, qui ne buvait pas d'alcool, carburait au thé Oolong.

Notre histoire aurait pu se terminer là, mais quand ce n'était pas elle qui m'invitait au théâtre, c'était moi qui lui proposais d'aller au cinéma, nous trouvions toujours une bonne raison de nous voir. Lorsque je la raccompagnais au dernier train avant d'aller boire encore un verre tout seul, elle insistait toujours pour me tenir compagnie. Vu que nous ne roulions pas

sur l'or, c'était souvent de la bière et des cacahouètes achetées à la supérette et grignotées sur les marches du sanctuaire Hanazono en attendant l'heure du premier train. Je m'en voulais de la faire veiller si tard alors qu'elle ne buvait pas, mais en même temps, pourquoi tenait-elle tant à rester ? Cela me dépassait.

Un homme qui fait des films est juste un cinéaste, mais si c'est une femme, on met l'accent sur son sexe ; pourquoi ? C'était, à l'époque, le cheval de bataille de Renko. Dans son art comme dans sa vie quotidienne, elle détestait être réduite à son statut de femme, mais dans le même temps, plus elle tentait de s'éloigner de sa condition féminine et plus celle-ci la rattrapait ; quelque part, l'exaspération qu'elle en retirait faisait partie intégrante de l'originalité de ses œuvres.

Assurément, le machisme persistant du monde du cinéma a quelque chose de puéril : le simple fait d'être une femme expose à être moquée et dévalorisée. Un jour que je prenais un pot avec des collègues, le nom de Mikita Renko a soudain surgi dans la conversation et comme de bien entendu, sans le moins du monde débattre de ses films, les uns et les autres se sont focalisés sur son apparence physique et sa sexualité, alignant vérités et contrevérités entre deux rires gras.

Moi qui étais plus ou moins lié avec elle, je culpabilisais d'abonder dans leur sens et leur bêtise m'énervait. Pourtant, un peu honteux de ces sentiments, je me taisais.

C'est alors qu'un vieux briscard, un réalisateur estimé pour ses représentations de la femme, se mit à parler d'une soirée qu'il avait passée avec Renko. Il était très redouté pour son mordant et sa sévérité à l'égard des jeunes, et réputé pour collectionner les femmes.